

Jérusalem, sur les chemins de l'unité : une journée de pèlerinage et de prière

Par Martin Hoegger.

<https://www.hoegger.org/article/jerusalem-une-journee/>

Jérusalem, 19 octobre 2016. À la veille de l'ouverture du Congrès de « Vers un concile de Jérusalem II » (TJCII), je consacre cette journée à un pèlerinage de prière dans plusieurs lieux saints de Jérusalem. Je désire me préparer intérieurement à cette rencontre qui réunira des croyants juifs et des croyants venus des nations, pour réfléchir ensemble au mystère de leur communion en Jésus le Messie.

Avant d'entrer dans les discussions et les échanges fraternels, je ressens le besoin de me mettre à l'écoute du Seigneur. L'unité que nous recherchons est d'abord un don de Dieu, que nous sommes appelés à demander, à accueillir et à faire grandir. C'est pourquoi je veux prendre le temps de prier, de méditer les Écritures et de confier au Seigneur les participants ainsi que les fruits de cette rencontre.

En marchant depuis le monastère des Clarisse, où je réside ces jours, mon itinéraire me conduit au cimetière protestant du Mont Sion, à la basilique de la Dormition, au tombeau de David, au Mur occidental, aux escaliers de l'unité près de Saint-Pierre en Gallicante, puis au Golgotha et au Saint-Sépulcre. À chaque étape, une parole biblique m'accompagne et éclaire une dimension de ce mystère : la restauration intérieure, la fidélité de Dieu à son alliance, la prière de Jésus pour l'unité, la réconciliation accomplie par sa croix et la vie nouvelle communiquée par le Ressuscité dans l'Esprit saint.

Je suis particulièrement attentif à la place d'Israël dans le dessein de Dieu et à la communion entre Juifs et non-Juifs, si centrale dans les écrits de l'apôtre Paul. Comment vivre aujourd'hui cette communion en reconnaissant les dons que Dieu a confiés à chacun ? Comment accueillir ensemble la paix que le Christ a établie par sa croix ?

Tout au long de cette journée, je prie avec intensité pour que le Seigneur ouvre nos cœurs à son Esprit et nous conduise sur un chemin de réconciliation. Je lui demande aussi de renouveler en moi l'amour de l'unité et de me donner l'humilité nécessaire pour écouter les autres et apprendre d'eux.

Une école protestante devenue lieu d'études bibliques

En marchant au pied du Mont Sion, je m'arrête devant l'enseigne du *Jerusalem University College*, qui porte aussi le nom d'*Institute of Holy Land Studies*. Cet établissement chrétien d'enseignement supérieur, de sensibilité protestante évangélique, propose d'étudier la Bible dans son environnement historique, géographique et archéologique. Il accueille



notamment des étudiants venus d'institutions nord-américaines. L'inscription hébraïque de la façade, « המכון האמריקאי », signifie « l'Institut américain ».

L'enseigne du Jerusalem University College, sur le mont Sion.

Une plaque de pierre rappelle l'ancienne « Bishop Gobat's School, » fondée en 1853. Je découvre ainsi que ce lieu d'études occupe des bâtiments liés à l'œuvre éducative de Samuel Gobat, un Suisse devenu évêque anglican de Jérusalem. L'établissement actuel, fondé en 1957, a pris place ici au XXe siècle. Il y a quelque chose de parlant à voir une école missionnaire du XIXe siècle prolongée, sous une autre forme, par un institut consacré à la connaissance de la Terre sainte.



La plaque de l'ancienne école de l'évêque Gobat, fondée en 1853.

À la grille du cimetière

A l'entrée de l'université, quatre dames américaines me demandent de les prendre en photo et m'invitent ensuite à y entrer. Avec une des responsables de cette institution, je me rends ensuite au cimetière protestant voisin. J'ai pu alors marcher entre les tombes, les cyprès et les herbes hautes. Le silence contraste avec l'agitation de Jérusalem.



Au-dessus du portail, je lis en anglais : « Blessed are the dead which die in the Lord » ; et en allemand : « Selig sind die Toten, die in dem Herrn sterben ». Les deux inscriptions traduisent Apocalypse 14,13 : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. » Dès l'entrée, les deux langues annoncent la singularité du lieu.

À l'entrée du cimetière : Apocalypse 14,13 en anglais et en allemand.

Un cimetière partagé par anglicans et protestants allemands

Ce cimetière est dit « protestant », mais il ne relève pas d'une seule confession. Il est lié à l'évêché anglo-protestants de Jérusalem, créé en 1841 par une coopération entre l'Église d'Angleterre et la Prusse protestante. Du côté allemand, cette dernière réunissait des



traditions luthériennes et réformées. Le cimetière, établi au XIXe siècle, fut ainsi utilisé par des anglicans et des protestants allemands, dont des luthériens.

Les allées et les tombes du cimetière protestant du mont Sion.

L'expérience de cet évêché commun n'était pas exempte d'ambiguïtés : elle portait des ambitions diplomatiques et missionnaires propres à son époque. La coopération institutionnelle prit fin en 1886, mais les deux communautés conservèrent l'usage du cimetière. Ces sépultures racontent donc une histoire de coexistence ecclésiale, antérieure au mouvement œcuménique contemporain.

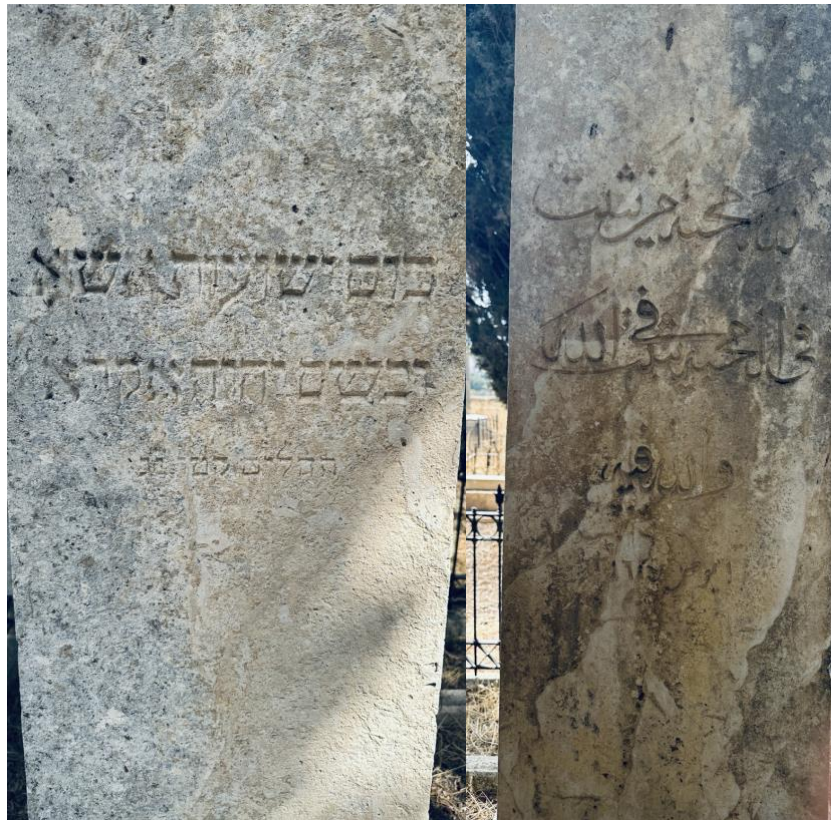
Devant la tombe de Samuel Gobat



Je m'arrête devant la tombe de Samuel Gobat (1799–1879). Né à Crémines, dans le Jura bernois, ce pasteur d'origine réformée fut missionnaire en Éthiopie avant de devenir, en 1846, le deuxième évêque protestant de Jérusalem. Il développa des écoles et des œuvres de formation. Sur son monument, l'inscription anglaise le présente comme « Anglican Bishop in Jerusalem », évêque anglican à Jérusalem. Elle rappelle aussi son épouse, Maria Zeller Gobat.

La tombe de Samuel Gobat : la mitre épiscopale et l'inscription anglaise. L'inscription en hébreu et en arabe

Je remarque aussi des inscriptions en allemand, arabe et hébreu. Sur la pierre hébraïque, on distingue notamment le nom de Samuel Gobat. Cette pluralité de langues évoque les mondes que son ministère mettait en contact : la Suisse réformée, l'anglicanisme britannique, le protestantisme allemand et les habitants arabophones et juifs de Jérusalem.



Inscriptions en hébreu et en arabe sur le monument de S. Gobat

La blessure laissée par la profanation de 2023

Une blessure est immédiatement visible : le visage sculpté de Gobat a été brisé. Ce n'est



pas une simple dégradation du temps. Dans la nuit du 1er janvier 2023, plus de trente tombes de ce cimetière ont été vandalisées. Des croix et des monuments ont été renversés ou endommagés, et le relief représentant Gobat a été mutilé.

Deux suspects juifs, âgés de 14 et 18 ans, ont été arrêtés par la police israélienne quelques jours plus tard. Les responsables anglicans ont dénoncé une attaque antichrétienne ; des autorités israéliennes et des responsables juifs l'ont également condamnée.

Le relief mutilé : le visage de Samuel Gobat a été détruit lors de la profanation.

Michael Solomon Alexander, un évêque juif disciple de Jésus

Je découvre également la tombe de Michael Solomon Alexander (1799–1845), premier évêque de l'évêché protestant de Jérusalem, consacré en 1841. Il est probablement le premier évêque juif à Jérusalem depuis le II^e siècle. Comme sur la tombe les inscriptions sont dans plusieurs langues, avec le grec en plus.

Né dans une famille juive de Prusse, formé à la tradition juive, il avait ensuite rejoint l'Église anglicane. Il connaissait l'hébreu et la littérature rabbinique et avait participé à des travaux de traduction. Il mourut en 1845, après un ministère épiscopal très bref.



À la veille de TJCII : les deux composantes d'un seul corps

Ces deux tombes prennent pour moi une signification nouvelle à la veille du congrès de TJCII. Michael Solomon Alexander, disciple juif de Jésus devenu évêque, et Samuel Gobat, chrétien venu des nations, reposent dans un même cimetière. Leur voisinage m'invite à réfléchir à ce que signifie aujourd'hui une communion qui ne demande pas aux disciples juifs de Jésus d'effacer leur identité.

C'est précisément l'un des appels de Vers un Concile de Jérusalem II : avancer vers une reconnaissance réciproque entre les disciples de Jésus issus du peuple juif et ceux venus des nations. Je pense au récit d'Actes 15, où l'assemblée de Jérusalem cherche un chemin commun, et à Éphésiens 2,14 : « C'est lui, le Christ, qui est notre paix ; des deux, il a fait un seul peuple. »

Dans la basilique de la Dormition

J'arrive pour l'office de midi, prié en allemand par quelques moines bénédictins. La basilique de la Dormition se trouve juste au-dessus du Jerusalem University College que je viens de visiter. Après les protestants, voici les catholiques !



Je suis frappé par la lecture du jour, tirée de la première lettre de Jean : « Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour le pardon de nos péchés, et non seulement des nôtres, mais aussi de ceux du monde entier. » (1 Jean 2,2, Français courant).

J'entends cette parole à la lumière de la communion entre Juifs et non-Juifs rendue possible par le pardon des péchés. « Nos péchés » m'évoque ici l'Église de la circoncision; « ceux du monde entier », l'Église des nations. Je suis particulièrement attentif à cette dimension de communion entre Juifs et non-Juifs, qui sera au cœur de la rencontre de TJCIJ commençant le lendemain.

Dans la basilique : l'abside, l'autel et la grande mosaïque de la Vierge à l'Enfant.

À la fin de l'office, je descends dans la crypte. Au centre se trouve une représentation de Marie endormie, réalisée au début du XXe siècle : un tombeau symbolique, qui évoque la tradition de la Dormition de la Mère de Jésus.

Une mosaïque de la Pentecôte retient particulièrement mon regard. Marie y apparaît au milieu des apôtres, réunis dans l'attente et l'accueil de l'Esprit Saint. Cette image fait écho, pour moi, à la parole entendue quelques instants auparavant : l'œuvre du Christ et le don de l'Esprit rassemblent un peuple appelé à la communion.



La mosaïque de la Pentecôte dans la crypte : Marie entourée des apôtres.

Au Cénacle : l'olivier, la vigne et le don de soi



Je me rends ensuite au Cénacle, tout proche de l'abbaye de la Dormition. La tradition chrétienne situe ici deux événements fondateurs : le dernier repas de Jésus avec ses disciples et la venue de l'Esprit Saint à la Pentecôte. Eucharistie et Pentecôte se rejoignent ainsi dans ce lieu : le Christ se donne et l'Esprit rassemble et envoie les disciples.

En entrant, mon regard est attiré par une sculpture représentant un olivier. Elle me renvoie spontanément à l'image employée par l'apôtre Paul dans l'épître aux Romains. Israël est comparé à « l'olivier franc », sur lequel sont greffées des branches provenant d'un « olivier sauvage » (Romains 11,16-24). Ces branches représentent les personnes venues des nations

qui, par la foi, ont été associées à la sève et à la racine de l'olivier.

Cette image prend pour moi une signification particulière à la veille de la rencontre de TJCII. Paul invite en effet les croyants venus des nations à ne pas s'enorgueillir : « Ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte » (Romains 11,18). Devant cet

olivier, je pense à cette communion entre juifs et non-juifs qui se trouve au cœur du mystère de l'Église et que nous sommes appelés à redécouvrir.

Au pied de l'arbre apparaissent aussi des épis de blé et une grappe de raisin. Ils évoquent le pain et le vin de l'eucharistie que Jésus a instituée en ce lieu. Cette association me touche : l'olivier de Romains 11 et les signes eucharistiques se rencontrent dans une même œuvre. La communion avec le Christ ne peut être séparée de la communion qu'il veut créer entre ceux qu'il rassemble.

D'autres détails de l'architecture retiennent mon attention. Sur un chapiteau, des oiseaux sont sculptés les uns auprès des autres. J'y reconnais le motif chrétien traditionnel du pélican nourrissant ses petits, devenu au Moyen Âge un symbole du Christ donnant sa propre vie pour les siens. Cette image a été particulièrement associée à l'eucharistie : le Christ nourrit les siens du don de lui-même.



Ailleurs, une frise de pierre déploie des motifs végétaux, avec notamment des feuilles et des grappes qui évoquent la vigne. Là encore, le regard est ramené vers le mystère eucharistique, mais aussi vers la parole de Jésus : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments » (Jean 15,5). Être uni au Christ signifie recevoir de lui la vie et demeurer relié aux autres sarments.

Ainsi, ma visite au Cénacle se concentre autour de quelques symboles : l'olivier, le blé, le raisin, la vigne et le pélican. Tous me parlent, chacun à sa manière, de communion. La racine porte les branches ; le Christ donne sa vie et se donne en nourriture ; les sarments ne vivent qu'en demeurant attachés à la vigne ; l'Esprit Saint rassemble des hommes et des femmes de peuples et de langues différents.

À la veille de la rencontre de TJCII, je reçois ces images comme une invitation. La communion entre juifs et croyants issus des nations n'est pas seulement une question historique ou théologique. Elle touche au mystère même de ce que Dieu accomplit dans le Christ : réconcilier, greffer, nourrir et rassembler, afin que des branches différentes vivent d'une même sève.

Au Cénacle : la présence de l'islam et le sang versé pour la multitude

Après avoir contemplé les symboles chrétiens de l'olivier, de la vigne et du pélican, mon attention se porte sur des inscriptions arabes qui témoignent d'une autre page de l'histoire de ce lieu.

Le Cénacle, où la tradition chrétienne situe le dernier repas de Jésus avec ses disciples et la Pentecôte, a en effet connu une histoire mouvementée. L'édifice actuel conserve des éléments de l'époque des croisés, mais il a également été transformé en mosquée durant la période ottomane, au XVI^e siècle.

Un mihrab, niche aménagée dans le mur pour indiquer la direction de La Mecque, rappelle cette présence musulmane. Les inscriptions calligraphiées, les carreaux de faïence bleue et les motifs floraux témoignent de l'art islamique. Ce lieu, si important pour la mémoire chrétienne, porte ainsi les traces de plusieurs siècles de présence et de prière musulmanes.



Sur une plaque de faïence bleue et sur le vitrail on lit des formules coraniques qui affirment la foi islamique.

Devant ces inscriptions musulmanes, une parole de Jésus me revient à l'esprit. Lors du dernier repas avec ses disciples, il prend la coupe et déclare : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la

multitude » (Marc 14,24).

Cette expression, « pour la multitude », prend ici une résonance particulière. Dans ce lieu où Jésus a annoncé le don de sa vie, je me trouve devant des inscriptions qui témoignent de la foi d'une autre communauté religieuse. Elles me rappellent que l'humanité est composée de peuples, de cultures et de traditions différentes.

Pour moi, chrétien, le sang versé par Jésus manifeste un amour qui ne se laisse pas enfermer dans les frontières d'un seul peuple ou d'une seule communauté. Il rejoint la parole de la première épître de Jean que j'ai entendue quelques instants auparavant à l'abbaye de la Dormition : « Jésus Christ s'est offert en sacrifice pour le pardon de nos péchés, et non seulement des nôtres, mais aussi de ceux du monde entier » (1 Jean 2,2).

Au Cénacle, les traces de l'histoire chrétienne et musulmane se côtoient. Elles rappellent aussi combien Jérusalem est une ville où les mémoires religieuses se rencontrent.

À la veille de la rencontre de TJCII, consacrée particulièrement aux relations entre juifs et chrétiens, cette présence musulmane élargit mon regard. La communion entre Israël et les nations, dont parle Paul dans l'épître aux Romains, ouvre sur une question plus vaste : comment témoigner de l'amour du Christ pour tous ?

Je quitte le Cénacle avec cette parole : « Pour la multitude ». Elle m'accompagne comme un appel à porter dans la prière tous les habitants de cette terre, juifs, chrétiens et musulmans, et à chercher avec eux les chemins de la justice, de la réconciliation et de la paix.

Au tombeau de David : « Il restaure mon âme »

Je me rends ensuite au tombeau de David, sur le mont Sion. Dans ce lieu associé à la mémoire du roi auquel la tradition biblique attribue tant de psaumes, je lis et médite le psaume 23 en hébreu. Une parole m'accompagne :

« Il restaure mon âme. » (Psaume 23,3)

Je m'arrête sur ce verbe : restaurer. Je prie pour que le Seigneur restaure l'âme de tous ceux qui viennent prier ici. Que celui qui est blessé trouve la consolation, celui qui est fatigué le repos, celui qui est inquiet la paix, celui qui cherche Dieu une lumière sur son chemin.



Cette parole du psaume me conduit à Jésus. Lui aussi appelle ses disciples à se retirer et à se reposer : « Venez à l'écart dans un endroit désert, et reposez-vous un peu » (Marc 6,31). Et surtout, il adresse cette invitation à tous ceux qui portent un poids :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés. [...] Car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. » (Matthieu 11,28-29)

« Il restaure mon âme » : je reçois cette parole comme une promesse de renouvellement intérieur. Elle me rappelle aussi la promesse de la nouvelle alliance annoncée par les prophètes : Dieu veut renouveler le cœur, inscrire sa volonté au-dedans de l'être humain et lui donner un esprit nouveau. Pour moi, cette promesse trouve son accomplissement et son incarnation en Jésus le Messie, doux et humble de cœur.

En ce lieu lié à David, je prie donc pour cette restauration intérieure. Je la demande pour moi-même à la veille de la rencontre de TJClI. Je la demande aussi pour tous ceux qui vont s'y rencontrer, afin que nos paroles et nos réflexions naissent d'abord d'un cœur renouvelé par Dieu.

Au Mur occidental : « Le secret de l'Éternel »

Je descends ensuite vers le Mur occidental, le « Kotel. » Sous les arcades, au milieu d'hommes juifs plongés dans la prière et l'étude, j'ouvre à mon tour un psautier, en demandant à l'Esprit saint de me conduire.



Je tombe sur cette parole :

« Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, et son alliance leur donne instruction. » (Psaume 25,14)

Dans ce lieu de prière, le mot « secret » prend pour moi une résonance particulière. Quel est donc le secret de Dieu, son mystère ?

Je pense alors à l'apôtre Paul. Dans ses lettres, il parle d'un « mystère » longtemps caché et désormais manifesté : dans le Messie, ceux qui viennent des nations sont appelés à entrer dans l'Alliance. Le Christ abat les murs de séparation et ouvre un chemin de réconciliation. Juifs et non-Juifs sont appelés à recevoir ensemble les dons et la fidélité de Dieu.

C'est avec cette prière que je me prépare à la rencontre de demain : « Seigneur, restaure nos âmes et ouvre nos yeux sur ton mystère de réconciliation. Conduis Juifs et non-Juifs sur les chemins que tu veux ouvrir, afin que nous découvriions davantage la profondeur de ton alliance et de ton dessein d'unité. »

Aux “escaliers de l'Unité”



Mon pèlerinage à Jérusalem se poursuit. Je me rends maintenant aux « escaliers de l'unité », situés à côté de l'église Saint-Pierre en Gallicante, sur le versant oriental du mont Sion. Je m'entretiens longuement avec le père responsable de la communauté des Assomptionnistes, qui veille sur ce lieu.

À chacune de mes visites à Jérusalem, je tiens à revenir devant ces anciens escaliers de pierre de l'époque hasmonéenne. C'est mon endroit préféré dans cette ville, car il me rappelle l'appel à l'unité que Jésus a adressé à ses disciples. Selon une tradition, c'est sur ces escaliers, qui reliaient autrefois la ville haute à la vallée du Cédron, que Jésus aurait prononcé sa grande prière rapportée au chapitre 17 de l'Évangile de Jean, avant de se rendre au jardin de Gethsémani.

« Père, l'heure est venue... Que tous soient un » (Jean 17,1.21).

Même si cette localisation ne peut être établie avec certitude, elle donne à ce lieu une signification spirituelle particulière. Ces pierres me rappellent que l'unité n'est pas d'abord un projet humain, mais une prière de Jésus à son Père, à laquelle nous sommes

appelés à répondre. Ressuscité, présent au milieu de ceux qui se réunissent en son nom, Jésus ne cesse de prier avec nous cette prière au Père.

Une prière pour les générations à venir

Je médite particulièrement sur ce verset :

« Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole » (Jean 17,20).

Jésus prie d'abord pour les disciples qu'il a devant les yeux. Ce sont des Juifs, comme lui. Mais sa prière embrasse déjà tous ceux qui viendront à la foi grâce à leur témoignage. Parmi eux se trouveront des hommes et des femmes de toutes les nations, qui accueilleront la Bonne Nouvelle transmise par ces premiers apôtres juifs.

Ainsi, dans cette prière, je retrouve le mystère de communion entre Juifs et non-Juifs qui sera au cœur de la rencontre de TJCII auquel je me prépare.

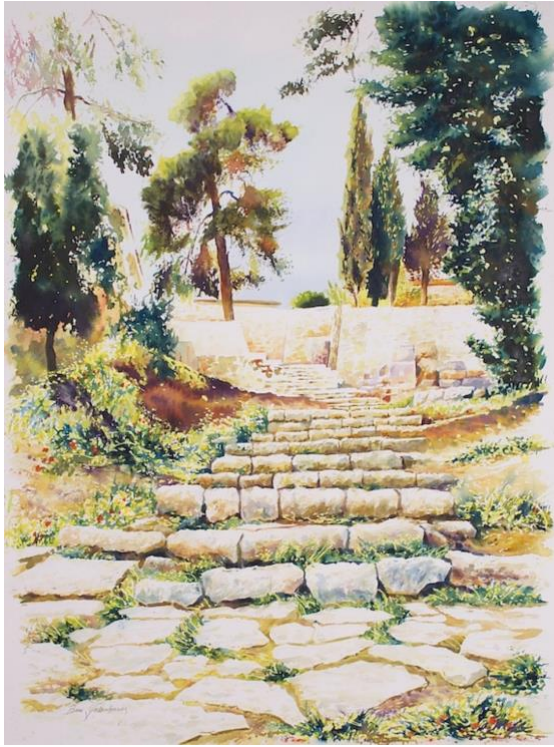
Jésus ne prie pas seulement pour l'unité de ses premiers disciples, mais aussi pour celle de tous ceux qui croiront en lui à travers les générations.

Son regard embrasse déjà l'Église à venir, appelée à rassembler dans une même communion les croyants issus d'Israël et ceux venus des nations.



Une aquarelle comme rappel quotidien

Il y a une dizaine d'années, j'avais demandé à l'artiste Beni Gassenbauer de réaliser une aquarelle de ces escaliers. Cette œuvre occupe depuis lors une place de choix dans mon salon. Elle est devenue pour moi un rappel permanent de cet « appel à l'unité ».



Beni Gassenbauer, qui préside aujourd'hui l'association des aquarellistes d'Israël, a su rendre avec délicatesse la beauté de ces pierres anciennes, baignées de lumière et entourées de végétation.

En comparant aujourd'hui les escaliers que je photographie avec ceux de son aquarelle, je retrouve le même chemin de pierres montant vers la lumière. Cette image m'accompagne depuis des années, bien au-delà de mes séjours à Jérusalem.

Elle me rappelle que l'unité est un chemin sur lequel nous sommes invités à avancer, pas après pas, dans la fidélité à la prière du Christ.

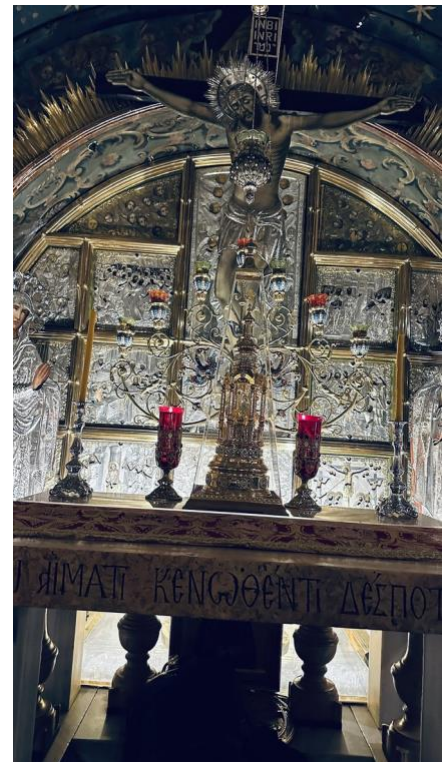
En quittant ces escaliers, je porte à nouveau cette prière dans mon cœur : « Que tous soient un ». Elle m'accompagnera tout particulièrement durant ces journées, car ce qui nous rassemble ici, à Jérusalem, trouve sa source dans cette prière de Jésus, prononcée à la veille de sa Passion, pour ses disciples et pour tous ceux qui croiront en lui par leur parole.

Au Golgotha : « C'est lui qui est notre paix »

Je termine cette journée de préparation spirituelle par une visite à la basilique de la Résurrection (ou « Saint Sépulcre »)

Je monte d'abord au Golgotha, lieu de la crucifixion de Jésus. À ma surprise, il n'y a que deux ou trois personnes. Je peux donc m'approcher de l'autel et m'agenouiller devant l'ouverture qui permet de toucher le rocher traditionnellement identifié comme le lieu où fut dressée la croix. J'y introduis ma tête et demeure quelques instants en prière.

Dans ce lieu, je récite intérieurement un passage de la lettre aux Éphésiens qui m'accompagne depuis longtemps



dans mon engagement pour l'unité des chrétiens. Il prend aujourd'hui une signification particulière, à la veille de cette rencontre entre croyants juifs et croyants venus des nations :

« Mais maintenant, par l'union avec Jésus Christ, vous qui étiez alors loin, vous avez été rapprochés par le Christ qui a versé son sang. Oui, c'est lui qui est notre paix, lui qui a fait de ceux qui sont Juifs et de ceux qui ne le sont pas un seul peuple. » (Éphésiens 2,13-14, NFC)

Plus loin, Paul annonce que, par la croix, le Christ a réconcilié les uns et les autres avec Dieu, détruit la haine et ouvert à tous l'accès au Père dans un même Esprit.

Ces paroles résonnent avec une force particulière au Golgotha. C'est ici que la foi chrétienne situe l'événement par lequel le Christ a donné sa vie pour réconcilier l'humanité avec Dieu et ouvrir un chemin de paix entre les êtres humains.

L'apôtre Paul affirme que le Christ a abattu le mur de séparation qui faisait des Juifs et des non-Juifs des ennemis. Il ne s'agit pas d'effacer l'identité juive ni de nier la fidélité de Dieu à son alliance avec Israël. Il s'agit de reconnaître que, dans le Messie, une communion nouvelle est rendue possible. Ceux qui étaient loin peuvent désormais s'approcher, non en prenant la place d'Israël, mais en étant accueillis dans le dessein de Dieu.

Au Saint-Sépulcre : « Reste avec nous »



Je descends ensuite vers le tombeau du Christ. Là encore, l'affluence est étonnamment faible et je peux entrer dans l'édicule sans attendre longtemps.

Je m'agenouille et pose ma tête sur la pierre qui recouvre le lieu traditionnel de la sépulture de Jésus. Je me souviens alors du récit des disciples d'Emmaüs, au chapitre 24 de l'Évangile de Luc.

Ce récit m'accompagne particulièrement car j'organise chaque année une marche sur le chemin d'Emmaüs dans le cadre de JC2033. Deux disciples quittent Jérusalem, accablés par la mort de Jésus. Ils

avaient espéré qu'il serait celui qui délivrerait Israël. Mais leur espérance semble anéantie.

Le Ressuscité les rejoint sur le chemin. Ils ne le reconnaissent pas. Il les écoute, puis leur explique les Écritures, en commençant par Moïse et les prophètes. Il leur montre que les souffrances du Messie et son entrée dans la gloire appartiennent au dessein de Dieu.

Je médite sur cette parole de Jésus :

« Ne fallait-il pas que le Christ souffre ainsi avant d'entrer dans sa gloire ? » (Luc 24,26)

Au Golgotha, je viens de méditer sur la réconciliation accomplie par la croix. Ici, devant le tombeau vide, je contemple sa victoire sur la mort. La croix et la résurrection ne peuvent être séparées. Le Christ qui a donné sa vie pour réconcilier les hommes est aussi celui qui est vivant et qui continue de marcher avec ses disciples.

« N'y avait-il pas comme un feu qui brûlait au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures ? » (Luc 24,32)

Cette parole me touche particulièrement. Elle exprime ce que je désire vivre durant ces jours : que nos cœurs brûlent lorsque nous ouvrons ensemble les Écritures et que nous découvrons comment elles témoignent du Messie et de son dessein de réconciliation.

Mon temps dans le tombeau est cependant très bref ! Après deux minutes à peine, le moine chargé de régler le passage des pèlerins nous demande fermement de sortir. Je dois interrompre ma méditation, mais la parole continue de résonner en moi.

« Il est notre paix » : une prophétie gravée dans la pierre



Pour terminer cette journée de pèlerinage et de prière à Jérusalem, je m'arrête devant un monument situé en face du mont Sion, à proximité du Centre Menachem Begin. Il s'agit du *Monument pour la paix*, réalisé en 1966 par l'artiste israélien Igaël Tumarkin (1933-2021), alors que Jérusalem était encore divisée entre Israël et la Jordanie.

Cette œuvre est constituée d'une haute colonne de pierre reposant sur une structure métallique composée notamment d'éléments d'armes et d'outils. Sur la pierre est gravée, en hébreu et en arabe, la même prophétie d'Ésaïe :

« De leurs épées, ils forgeront des socs de charrue, et de leurs lances, des faucilles. Une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre » (Ésaïe 2,4).

Je suis touché par cette double inscription. Deux langues, celles de deux peuples qui vivent sur cette terre et dont les relations sont marquées par tant de souffrances, portent une même promesse de paix. La transformation des armes en instruments agricoles annonce un monde où les forces consacrées à la destruction seront mises au service de la vie.

Cette prophétie prend pour moi une signification particulière au terme de cette journée. J'ai prié dans les lieux où Jésus a donné sa vie, en particulier au Golgotha. Or, selon l'apôtre Paul, la paix annoncée par les prophètes a commencé à se réaliser par le don de sa vie : « Car c'est lui qui est notre paix » (Éphésiens 2,14). Par sa croix, Jésus a renversé le mur de séparation entre Juifs et non-Juifs, afin de créer en lui une humanité nouvelle et de réconcilier les uns et les autres avec Dieu (Éphésiens 2,14-18).

Cette réconciliation, inaugurée par le Christ, attend encore sa pleine manifestation dans l'histoire. Les conflits qui déchirent cette terre nous rappellent douloureusement combien le chemin reste long. Mais la promesse demeure, et elle appelle notre engagement.

En me préparant à participer au sommet de « Vers un concile de Jérusalem II » (TJCII), je reçois cette prophétie comme un appel personnel. La communion entre Juifs et non-Juifs dans le Christ, au cœur de la vision de ce mouvement, est un signe de cette paix promise à tous les peuples.

Je termine mon pèlerinage en demandant au Seigneur de faire de nous des artisans de réconciliation. Que la paix acquise par le don de sa vie devienne visible dans nos relations et que Jérusalem, dont le nom évoque la paix, puisse un jour en être véritablement le témoin.